

# Abu Dhabi, l'anti-Louvre

Le Monde · 14 Nov 2017 · philippe dagen dagen@lemonde.fr

En entrant au Louvre Abu Dhabi, les visiteurs se trouvent dès le grand vestibule devant deux sculptures africaines, une Mater- nité yombe (Congo) et un gardien de reliquaire fang (Gabon). Elles côtoient des sculptures assyriennes, cycladi- ques, chinoises ou gothiques auxquelles elles sont asso- ciées pour des raisons thématiques, la maternité et la prière. Le principe qui a commandé acquisi- tions et demandes de prêts, puis scénographie et présentation du musée est en effet celui d'un compa- ratisme universel, dé- montrant qu'en tous temps et tous lieux, les humains créent pour satisfaire les mêmes désirs et conjurer les mêmes angoisses, pro- pres à leur espèce.

On dira que c'est une évidence. Sans doute, mais les musées ne se sont jusqu'ici pas in- quiétés de la rappeler et d'en tirer la consé- quence qui s'expose ici: qu'un byeri fang et une Vierge gothique sont parents et qu'il est logique de les faire voisiner. Dans les musées encyclopédiques qui réunissent dans le même bâtiment les créations de nombreuses civilisations, tel n'a pas été le cas jusqu'à pré- sent. Au Metropolitan Museum de New York, Sumer, Egypte, Grèce antique et Afrique sont présentés dans des départements distincts, dans des salles proches ou éloignées, mais en aucun cas communes. Au Bri- tish Museum de Londres, même répartition, d'autant plus vi- sible que l'Afrique est au sous-sol – ha- sard veut-on croire – alors que la Mésopotamie ou le Moyen Age sont dans les étages.

Ce classement par régions et époques pré- vaut depuis la naissance des musées. Dans le champ de la peinture, il y a eu longtemps des salles «écoles du Nord» et d'autres «écoles italiennes», comme si les Flamands avaient ignoré les Toscans et réciproquement. Ces dis- tinctions intra-européennes tendent désor- mais à disparaître. Mais celles qui séparent l'Occident du reste du monde sont in- tactes, dans les murs et dans les têtes. On l'a vérifié au Louvre même – celui de Paris –, quand, dans les années 1990, la direction du musée luttait pour empêcher l'implantation de salles desti- nées aux cultures dites non occidentales – no- tion en elle-même très grossière.

En 2000, enfin, le Pavillon des Sessions s'est ouvert, la volonté du président de la Répu- blique d'alors, Jacques Chirac, ayant eu raison des résistances de l'institution. Victoire au de- meurant incer- taine, aujourd'hui encore : le pa- villon est plus souvent fermé, pour des raisons de gardiennage offi- ciellement, que les autres départements. Bien que son dixième anniver- saire ait été fêté en 2010, il demeure un espace annexe du musée, que touristes et visiteurs ne découvrent que s'ils le cherchent. Il n'en est que plus remarquable que le Louvre Abu Dhabi affiche ostensiblement son intérêt pour les arts d'Afrique, intérêt qui ne se dément pas au fil des salles : figure d'ancêtre dogon (Mali), statues dan (Côte-d'Ivoire) ou бага (Guinée). L'Océanie est présente et une statue d'ancêtre uli de Nouvelle- Irlande semble regarder les danseuses de Degas. Ce second Louvre prend le contre-pied de la maison mère. Effet générationnel: les conservateurs du projet n'étaient pas en fonctions au moment du com- bat du Pavillon des Sessions et leur attitude est très différente de celle de leurs prédécesseurs. Entre- temps s'est affirmée une manière neuve de comprendre l'histoire des arts et, plus généralement, l'his- toire.

La thèse peut se résumer ainsi : l'Europe n'est pas le centre du monde; des civilisations se sont dé- veloppées en même temps – Chine, Mexique, Iran, Inde entre autres – durant des millénaires ; ces ci- vilisations étaient souvent à des stades de développement égaux, sinon supérieurs, au sien, jusqu'à ce

que des inventions techniques donnent aux Européens la puissance militaire qui leur a permis de soumettre le reste du monde. Au XIXe siècle, la colonisation a parachevé ce processus de destruction et d'appropriation et établi la supposée «supériorité» de l'Occidental blanc, dont le racisme est la manifestation flagrante. Dans ce contexte, l'histoire des arts se devait de commencer avec l'Antiquité gréco-romaine et se déroulait exclusivement en Europe. Les splendeurs de l'Égypte pharaonique, de la Chine ou du Cambodge étaient connues, mais elles ne remettaient pas en cause cette conception – celle que le Louvre Abu Dhabi rejette.

### ÉMANCIPATION DES ESPRITS

Les raisons de ce renversement sont nombreuses. Après l'émancipation des peuples s'est opérée celle des esprits: chercheurs et penseurs, pour certains issus directement ou indirectement de ces cultures effacées, ont développé les études postcoloniales et montré comment l'Occident avait imposé ses représentations de l'autre, Arabes fictifs des orientalismes, «sauvages» fantasmés des primitivismes. Simultanément, des artistes sont apparus au Maghreb, au Moyen-Orient, en Afrique sub-saharienne et en Asie et leur surgissement a rappelé que non, décidément, la création artistique n'est pas l'apanage de l'Occident.

Simultanément aussi – faits indissociables –, des pays jadis colonies ou protectorats sont devenus des puissances industrielles et financières capables de se faire entendre de leurs anciens maîtres – ce qui est le cas des Emirats arabes unis. Leur prospérité a permis que soit construit ce musée, chantier que bien peu d'Etats européens seraient aujourd'hui capables de financer. Que la nouvelle manière de penser l'histoire de la création, débarrassée de son occidentalocentrisme obsessionnel, s'expose ici est donc parfaitement logique. Reste à vérifier si cette révolution produira partout ses effets, peut-être même jusqu'au Louvre.

UNE MANIÈRE NEUVE DE COMPRENDRE L'HISTOIRE DES ARTS, ET PLUS GÉNÉRALEMENT L'HISTOIRE, S'EST AFFIRMÉE